

L'histoire du silence

Maxime-Olivier Moutier

Number 73, Summer 1997

Le silence

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14764ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Moutier, M.-O. (1997). L'histoire du silence. *Moebius*, (73), 53–56.

MAXIME-OLIVIER MOUTIER

L'histoire du silence

Il était encore une fois une femme qui vivait toute seule dans une petite maison. On ne sait plus trop depuis combien de temps elle habitait là. On sait seulement que sa maison fut la première à avoir été construite sur la rue Saint-Charles. La première, après l'église de l'avenue de La Fabrique.

En ce temps-là, il n'y avait qu'un immense champ, avec une église, seule, et la maison de la femme, comme une goutte, tombée un peu plus loin.

C'était l'Est de Montréal, avec ses histoires d'eau potable, de foin à couper avant l'hiver, de tracteur et de saison de labour. C'était l'Est de Montréal, il y a plusieurs années. La femme prenait l'autobus le matin, trois fois par semaine. Elle faisait du ménage chez une famille de Sainte-Geneviève-de-Pierrefonds. Elle vivait de cela. Elle ne faisait rien d'autre. Il y a eu une histoire, une fois, entre elle et le tenancier du magasin général. Certains disaient qu'elle se faisait payer pour coucher avec lui. Son épouse à lui était morte de la tuberculose, deux ans auparavant. Elle avait lourdement souffert, et lui avait trouvé ça très dur. Mais ces racontars n'ont pas duré.

On ne connaissait pas beaucoup cette femme, au village. Le dimanche, toutes les familles passaient devant sa maison, sur le chemin, pour se rendre à l'église. Après la messe, ils repassaient tous, et c'est tout. Le livreur de lait allait porter sa pinte, prenait l'argent qu'elle lui laissait dans la boîte aux lettres, sur le bord du chemin. Il ne la voyait jamais. Mais toujours l'argent était là, avec les bouteilles vides, au soleil, l'été, et plantées dans la neige l'hiver. Si le prix du lait augmentait, la femme le savait, et l'argent en plus était dans la boîte aux lettres. Voilà.

La femme était tellement silencieuse que c'était comme si elle n'existait pas. Le silence comme quand

on est petit et qu'on se réveille tout seul dans la nuit profonde. Le silence, comme la maison quand il ne reste que le bruit de l'horloge grand-père dans le salon. Le bruit de l'horloge, c'est aussi le silence. Comme la neige tombant lentement dans la rue Ontario, au centre-ville. Comme ce que sera le parc La Fontaine, la nuit, une fois l'apocalypse terminée, quand il n'y aura plus que ça. Comme le silence d'une fille de dix-sept ans qui fait une pipe à un joueur de football sur le siège arrière d'une voiture, simplement parce qu'elle le trouve beau et qu'elle ne sait rien faire d'autre avec un gars, quand elle le trouve beau. Le silence, comme cette neige, celle de la rue Ontario. Le silence complet, calme, qui rend muet. Cette femme, c'était aussi ce silence. Ce silence qui ne demande rien, qui ne dérange jamais. Cette femme qui aurait pu mourir sans que personne ne s'en rende compte.

Les autres habitants de la paroisse prenaient toutes leurs décisions sans elle. On se mariait, on naissait, on mourait, sans lui demander son avis. C'est sans elle aussi qu'on a décidé de prolonger la route 61, qu'on a remplacé le petit pont couvert par quelque chose de plus solide, quelque chose en béton. Sans elle, on a refait le toit de l'église, on a construit la mairie à la place de la bibliothèque. On a posé des réverbères, changé les garde-fous tout près de la rue en sens unique qui borde le précipice, avant la rivière. La femme, c'était comme si les gens du village l'avaient oubliée.

Pourtant, sa maison était toujours là, avec de la lumière à l'intérieur, jusqu'à neuf heures du soir. Avec du linge sur la corde à linge, des draps, des petites jupes, des nappes et des bas. Mais pas de femme, ou alors une silhouette qui rentrait du bois, qui enlevait la neige, qui replantait les poteaux de clôture que le vieux Claude avait arrachés en passant trop vite avec la grosse pelle à déneiger qu'il installait devant son tracteur après les grandes tempêtes. Qu'une silhouette, une ombre montant dans l'autobus, traversant le champ pour aller chercher du beurre, de la viande, des légumes. On la voyait passer, c'était la femme oubliée. La femme silencieuse,

qui n'existe pas. Une maison comme un décor. Une maison retenue à la terre au bout d'un mince fil électrique. Une couronne de sapin accrochée à la porte quand Noël se campe. Une montée de fumée, le samedi, sortant de la cheminée.

Le temps passait. On n'avait jamais su l'âge de la femme qui vivait en pleine humilité, mais on savait qu'elle devait vieillir, comme toutes les femmes. Toutefois, sa vie ne changeait pas. Au village, on comptait les enfants qui s'étaient finalement mariés, les nouvelles maisons, laides, qui se bâtissaient, les rues qui changeaient de nom, les grands-parents qui étaient enfin morts, les autres que l'on plaçait à l'hospice. Tout changeait, avec le temps, sauf la vie de la femme. Elle continuait de se rendre en autobus dans la famille de Sainte-Geneviève-de-Pierrefonds. Elle continuait de tailler ses buissons, de mettre au chemin ses bouteilles de lait vides, de passer, quelquefois, dans la rue du village. La femme, en dépit de tout, savait quand même poursuivre sa vie, sans avoir jamais fait comme tout le monde.

Un soir, ce fut l'hiver. Le froid intense avait décidé de saboter l'électricité qui court dans les fils, comme celui qui rattachait à la terre la maison de la femme oubliée. Il y a eu un court-circuit, a-t-on plus tard rapporté. Et une panne a suivi dans tout le quartier est du village. Deux mille cinq cents personnes avaient terminé la soirée dans le noir, couchées dans le salon, sur le tapis, près du feu.

Ce fut un soir très froid, en mille neuf cent cinquante-neuf. La maison de la femme seule a été détruite par les flammes. La femme était dedans. Elle a brûlé vive. On ne sait pas pourquoi elle n'est pas sortie. On sait qu'elle était là, dedans la maison, parce qu'elle ne sort jamais la nuit. Les pompiers volontaires sont arrivés assez tard. Ils ont tout essayé, mais il n'est plus rien resté de la maison. Elle a flambé en un rien de temps. Comme si elle n'était rien. Comme si c'était du vide. On s'est souvenu qu'il y avait une femme qui habitait cette maison, avec ses deux gros chats bleu marine. On s'est tout à coup rappelé d'elle, une fois qu'elle fut morte, brûlée complètement dans sa maison à la suite d'un court-

circuit. On s'est dit : « Il y avait une femme qui vivait là depuis toujours. On ne la connaissait pas beaucoup. On ne sait rien d'elle. » Ensuite, on s'est rappelé l'histoire du livreur de lait, du tenancier du bar. On s'est souvenu de la silhouette, de cette présence que l'on connaissait, depuis notre enfance, mais dont on ne s'était jamais vraiment soucié. Elle n'avait pas de nom, pas de parents, jamais personne auprès d'elle. Pas de voiture, pas de lettres, rien. Jamais rien d'autre que la rumeur sur le tenancier et le trajet du livreur n'avait croisé la vie de la femme. Alors, on l'avait oubliée.

Certains ont dit, en cherchant à se rappeler, qu'elle avait les yeux verts. De grands yeux verts. Avec un peu de crayon noir. D'autres ont juré lui avoir déjà vu les cheveux, de longs cheveux fins. D'autres encore ont raconté l'avoir vue se déshabiller, une fois, près du ruisseau, puis s'y baigner. En fait, personne n'avait vraiment vu ses yeux. Ni ses cheveux, ni sa peau blanche.

Voilà. C'est tout. Ça, c'est l'histoire de la femme seule, d'une vieille maison près de l'église ; la maison que l'on n'a pas reconstruite. C'est l'histoire de cette femme, du silence, de l'oubli des choses. C'est l'histoire des inconnus. L'histoire du fil électrique. Celle de l'hiver, du froid, d'un billet d'un dollar laissé dans une boîte aux lettres. Celle encore de la petite rue Saint-Charles. C'est l'histoire de cette femme, endormie dans sa chaude maison, hésitante, au creux de l'hiver.